

Vivre sans

Mazarine M. Pingeot

Vivre sans

Une philosophie du manque

CLIMATS

DE LA MÊME AUTRICE

*Les Enfants et les fous. Descartes et ses lectures
contemporaines*, Classiques Garnier, 2019

La Dictature de la transparence, Robert Laffont, 2016

Entretien avec René Descartes, Plon, 2011

ISBN : 978-2-0804-2791-5

Climats, un département des éditions Flammarion, 2024

« Une fiente d'aigle révèle un sommet. »

Victor Hugo, *Proses philosophiques*,
« Le goût »

« Ceux qui ont la perfection n'ont pas
l'infini, il leur manque ce que Hugo
appelle la fiente d'aigle. »

Claude Millet

Introduction

Le manque manque. C'est ce qui apparaît sur la Toile, les réseaux sociaux et le métavers, cet univers qui promet une substitution à moyen terme du monde réel au monde virtuel. La récente mise en service de ChatGPT montre que les progrès de l'intelligence artificielle lui permettent de prendre le relais d'un certain nombre de tâches – celles de rédaction notamment, mais également de production autonome d'algorithmes. Assistant numérique, il comble tous les manques – plus que cela, il est en train d'évacuer la pensée même du manque. L'artifice, la prothèse, pourraient à terme – et telle est leur promesse – satisfaire tous les besoins, faisant entrer l'homme dans une nouvelle ère anthropologique. On parle certes d'anthropocène, mais on pourrait concurrencer cette datation par celle qui – peut-être contre-intuitivement au vu de la crise climatique dont il est clairement responsable – démet l'homme de son pouvoir face à sa création.

Il est admis que le manque, le défaut, la faiblesse font partie de ces caractéristiques essentielles et négatives de l'homme qu'une dialectique dont il a la clé aurait transformées en atout. Prométhée dénudé et privé de ressources vole le feu aux dieux ; le petit enfant en situation de désaide, parce que dépendant tout au long de l'enfance des parents nourriciers, profite de ce temps de latence pour déployer pensée et interactions sociales. L'absence de qualités physiques aurait permis que se développe la ruse. La technique fut la réponse apportée à la faiblesse : elle permettrait à l'homme d'échapper à sa condition misérable qui le rendait plus vulnérable que n'importe quel mammifère. La vulnérabilité aurait été le milieu où l'intelligence se serait déployée. Et notamment en s'externalisant par l'outil, et bientôt la technique.

Mais cette technique a connu de telles avancées qu'elle semble assurer aujourd'hui, au petit être vulnérable qui en a la paternité, un dépassement de toute forme de faiblesse, un accès immédiat au savoir, une abolition de la souffrance et de la mort, en lui offrant un monde où s'oublier : le virtuel.

Dans le virtuel, on ne meurt pas, on ne souffre pas. Il n'existe pas de faille, sinon les quelques bugs liés à de mauvaises connexions ; c'est un univers plein, et à deux dimensions ¹, qui tend à remplacer celui fait de manques, de peines, d'absences, d'échecs, et dont les trois dimensions nous rappellent que nous avons un corps.

Pourtant, le manque est au cœur des relations humaines et de la pensée, de l'économie et de la recherche, du désir et de la quête, de l'attente et de l'espoir. Peut-on réellement s'en passer ? Une addiction nouvelle ne crée-t-elle pas de nouvelles conditions pour que ce manque devienne manque de virtuel, fuite du réel pour trouver refuge dans un monde numérique ? Mais ce manque-là est-il un vrai manque ? Et qu'appelons-nous manque ? Nous pouvons manquer d'une chose, nous pouvons manquer de sens, nous pouvons manquer à quelqu'un ou quelqu'un peut nous manquer. Ces trois acceptions divergent. C'est à leur distinction qu'il s'agit de revenir.

Or ce manque a trouvé son expression dans un terme devenu un temps incontournable dans le marketing : le « sans », renvoyant à un manque objectif, qui n'est plus censé se référer à une subjectivité. Un vin sans sulfates ne se définit pas en relation au désir de l'amateur, mais à une certaine définition du « vin nature », qui revendique de se passer d'un recours à la chimie. La décroissance a été intégrée dans la publicité avant même qu'elle devienne un vrai programme politique. Le « sans » se duplique à l'envi, renvoyant à une époque d'excès et d'inconscience, d'aveuglement technologique au nom de la productivité. Pour autant, il ne faut pas se leurrer, et quelle que soit la « sincérité éthique » de nouveaux producteurs, le « sans » demeure une valeur d'appel, autrement dit s'inscrit dans un monde plein, dans un monde où la

consommation s'allie à la morale, et où consommer peut faire figure d'engagement écologique. Car, à certains égards, moins consommer demeure une variante de la consommation. Autrement dit, le manque érigé en vertu n'alimenterait qu'un monde du plein, où le « sans » réel est converti en « plus » symbolique.

Revenir à un équilibre naturel semble être une évidence des sociétés civiles, si elle ne l'est pas encore des grandes entreprises ni tout à fait encore des États. Pour autant, cet idéal « naturel » n'est-il pas lui aussi marqué au sceau du plein ? La nature, rebaptisée Gaïa, serait un cosmos harmonieux déstabilisé par l'action humaine, et que la non-action humaine serait à même de rétablir. L'image est belle, et pourrait à elle seule redonner un sens à l'action politique. Cet idéal – comme souvent les idéologies qui aiment la « totalité » – offre une complétude, une promesse de satisfaction que ne viendrait plus inquiéter le manque. De même que le communisme idéal mettait fin à la lutte des classes et à l'histoire, de même la totalité que promet Gaïa ressemble à une réponse au manque et corrélativement à l'hybris qui caractérise l'être humain. Dans cette complétude un temps perturbée par l'action humaine, mais à laquelle il s'agirait de revenir, le tout prime sur la partie, la relation est première : c'est l'interaction qui gouverne, tout est dans tout, le vivant est un vaste réseau dans lequel l'homme occupe une place subalterne de maillon de la chaîne, voire d'élément nuisible tant qu'il cherche à en sortir. La Vie avec une majuscule mériterait qu'on lui sacrifie

le sujet : se fondre dans ce grand bain qu'est la nature dans son ensemble, mettre son intelligence au service de la planète, critiquer l'action technique et l'hybris de l'homme qui a cru pouvoir maîtriser la nature comme si elle lui était extérieure, et sa nature comme si son corps était un matériau sur lequel l'esprit pouvait écrire ses partitions : le programme est clair et fait fonds sur les excès de la technique que la révolution industrielle a rendue mortifère.

Pour autant, cette vie anonyme magnifiée, devant laquelle l'homme – ce criminel – doit s'abaisser, et pourquoi pas disparaître, ne renvoie-t-elle pas à son tour à l'idée d'un plein, d'une totalité d'être, d'une immanence parfaite ? Le cosmos des Anciens ne revient-il pas sous la forme contemporaine d'un culte rendu à Gaïa, et au nom duquel la conscience est réfutée comme l'extrême pointe d'une stratégie de domination ? Faut-il renoncer à la conscience, faut-il renoncer au sujet ? Faut-il renoncer à la différence que cette conscience a introduite dans le monde ? Faut-il revenir à une pensée totale, sans brèche, où le plein finirait par évacuer toutes les angoisses et où le questionnement n'aurait plus à s'ériger comme le manque qui vient réclamer au plein ses justificatifs ? Un plein où l'idéal et le réel n'auraient plus à se distinguer comme dans la cité communiste de Marx ou la République de Platon. Un plein qui considère que l'idéal n'était qu'un réel différé.

Si la distinction entre l'idéal et le réel était le creuset de l'action, celle-ci à terme perdrait sa légitimité.

L'action ferait alors place à la gestion – gestion des flux, des interactions, des équilibres.

Faut-il le souhaiter ? Faut-il considérer que ce qui sépare l'idéal du réel est une question de temps ou que ces derniers relèvent de deux ordres hétérogènes ? Hétérogénéité qui introduirait un manque irréductible, un manque structurel ?

Il s'agit pour nous de réinterroger la notion du manque dans ses différentes figures, mais surtout dans ses différents champs.

Revenons alors un instant sur les usages du « sans ».

Retourner le manque en plein : le paradigme du « sans »

Depuis que la profusion sature les rayons des magasins, que les publicitaires se bousculent pour emporter le morceau dans un choix abyssal entre produits identiques, depuis que la faim ou la survie sont devenues des objectifs très minoritaires dans les pays riches, et nonobstant la faim réelle, la misère et la pauvreté que l'économie mondiale charrie en même temps qu'elle se libéralise, s'est répandue la mode du « sans ».

Le sans sucre, sans gluten, sans lactose, sans graisse ajoutée, sans calories, sans nicotine, sans adjuvant, sans huile de palme, sans colorant, sans contact, ultime dématérialisation de la transaction monétaire, qui intègre de surcroît une obligation hygiéniste – et la liste pourrait s'allonger *ad nauseam* –, sont devenus non pas des « produits » d'appel, ni des « qualités »

d'appel, ni des « valeurs ajoutées », mais ce qu'on pourrait appeler des absences d'appel, du néant ajouté ou des valeurs soustraites, des absences réifiées : du « plus » devenu « moins », ou plutôt du moins devenu plus. Autrement dit, par un tour de passe-passe extraordinaire, on a su transformer l'absence en valeur, le manque en objet de convoitise, et des mots parfois inconnus jusqu'alors (gluten, lactose et autres « allergènes »), ou des choses dont on ignorait qu'elles composaient un grand nombre de produits (huile de palme, paraben), en repoussoirs. À moins de lire obsessionnellement les composantes imprimées en corps 4 au bas d'étiquettes « transparentes », celles qui ne cachent rien, qui montrent tout, dans un format et des formules scientifiques que nul ne saurait contester – ni comprendre –, ces composantes chimiques sont apparues en même temps qu'on a annoncé leur disparition.

Si un produit est sans huile de palme et sans colorant, alors il obtient une valeur supplémentaire – le périmètre de l'éthique s'en trouve décuplé, contraint d'accueillir tous les absents, ces ingrédients jadis au rendez-vous et qui, sous un effet de prise de conscience mais aussi de mode, ont été d'un même geste bannis *et* mis en exergue : du temps de leur présence, on ne les mentionnait pas. Maintenant qu'ils appartiennent à l'armée des ombres cancérigènes, on ne parle plus que d'eux. Mais, de même que nous ignorions leur toxicité jadis, ou que nous

regardions ailleurs, nous ignorons la composition chimique des autres produits qui, eux, continuent d'être présents dans les biens consommables que nous achetons, et qui de ce fait s'en trouvent masqués, puisque la seule présence affirmée est celle de ce « sans ». Un produit, s'il est sans gluten, peut bien venir de Fukushima, qui s'en souciera ?

Mauvaise foi que voilà ! Car la valeur prônée à travers ce « sans » est une nouvelle norme, qui certes a toujours été présente comme horizon, mais qui est devenue une forme de morale, voire la clé de voûte des nouvelles morales : il s'agit de la santé. Lorsqu'on lit sur une étiquette, « sans gluten », « sans allergène », « sans sulfate », « sans tabac », etc., nulle mention du plaisir n'affleure : on doit consommer de la santé avant tout, la question du plaisir est tout à fait secondaire, alors qu'on parle ici de cigarette ou de pâtisserie. Que l'une soit sans nicotine et l'autre sans beurre parvient presque à faire oublier que « fumer tue » et « manger du sucre fait grossir » (mais qu'on continue parce que c'est si bon !). Ainsi le consommateur se voit-il défait de toute autonomie, de toute responsabilité, puisqu'on lui garantit que tout se passera bien, sans oublier néanmoins de financer des campagnes pour manger plus de fruits et légumes, elles-mêmes côtoyant d'autres campagnes stigmatisant la grossophobie. Les messages sont brouillés, l'important est de ne pas nuire à la consommation : on peut enlever la nicotine, le sucre, le gras, le chocolat, il faut quand même vendre un produit ! Alors, la pâtisserie – dont

le péché originel est d'être un concentré de ces ingrédients criminels que l'image du mannequin a définitivement proscrits malgré la bonne volonté de certaines marques à « pluraliser » les corps pour les rendre plus ressemblants (mais à quoi ?) – se voit sculptée comme une œuvre d'art, vendue par des mains gantées et sertie dans des coffres à bijoux, tendue enfin par des vendeurs dernière génération, dont le look importe autant que les ultimes ingrédients dissous dans des formules chimiques et l'origine de la farine éthique. Ils vous méprisent un peu. Ce sont les nouvelles vigies de la mode ; de ce qui doit être fait, montré, porté et mangé.

Or ce qui peut être mangé doit d'abord être moral. Manger devient un acte moral, qui profite à la fois aux producteurs engagés (car l'engagement est souvent le condisciple du « sans »), au vendeur courageux (contraint de vendre plus cher que dans les grandes surfaces) et au consommateur éthique, qui, en dégustant un morceau de chocolat, fait en réalité un acte politique : il plaide pour une société meilleure, où tout sera beau, où tout sera sain. La grande santé est revenue par la bande, elle qui avait fait un peu profil bas après les eugénismes meurtriers et les fascismes qui l'avaient érigée en valeur éminente. La crise du Covid l'a remise au cœur du système politique et économique. La Vie sacrée, tel est le mot d'ordre de la nouvelle éthique et la clé des décisions politiques. Derrière, la menace écologique gronde, qui vient adouber ce combat et sanctifier la valeur de la Vie sans

qu'on ne puisse plus la remettre en cause, à moins de plébisciter la fin du monde. Gaïa est une divinité face à laquelle aucun blasphème ne saurait être toléré. Le paradigme de la maternité toute-puissante voue au silence les athées comme les métaphysiciens : on a brûlé les idoles, la transcendance a fait long feu, mais prier la Terre Mère ne pose aucun problème, à condition de s'humilier comme être humain, cet orgueilleux qui s'est cru supérieur à la mangouste. Une nouvelle religion est née, et le marché en fait son miel. Désormais, nous mangerons sans viande, et pourquoi pas sans nourriture, nous roulerons sans voiture, et nous ferons l'amour sans nous toucher. Personne – excepté Trump – ne peut remettre en cause la crise climatique grosse de crises politiques et de tragédies humaines. Est-ce une raison pour tout avaler ? Et surtout du vent, qui nous est vendu comme s'il s'agissait du manteau du roi ? Mais le roi est nu.

Évacuée la dimension du plaisir au profit de la bonne conscience, et, malgré l'omnipotence de la jouissance que constitue l'acte même de consommer, vice et transgression ont été bannis de la scène. Tout est devenu joli, les obstacles ont été aplanis, la résistance a fait long feu, l'univers est devenu liquide, l'altérité en a été chassée, comme Adam du paradis. C'est le paradis qu'on nous offre, précisément. Une totalité sans manque, sans vide, sans contraire. Un « altéricide » pour user du terme de Dominique Quessada qui l'appelait de ses vœux². L'Être a pris

toute la place, ne reste au Néant que des ersatz. Le terme en tient lieu et commande tous les champs lexicaux : sans risque, sans danger, sans souci... On vous promet un monde ouaté d'où le tragique doit être exclu. Du marketing à la métaphysique, tous les ordres sont touchés. La condition humaine frappée par la contingence et ce manque ontologique que Sartre a appelé Néant est désormais assurée par des contrats et des conditions générales d'utilisation.

Le « sans » n'est-il pourtant pas le signe d'un vide, justement, d'un manque, d'un creux ?

Il s'agit ici de montrer que cette stratégie de conversion du moins en plus (du moins de produit ou de la pure et simple absence de produit en valeur ajoutée et en coût) n'est en réalité qu'un ultime avatar de la société de marché qui a intégré la menace écologique et sa réponse trop rapide résumable en un mot : la décroissance. L'ascèse (le jeûne et autres formes de privation) fait désormais partie des objets consommables, suivant en cela le déplacement constant du marketing de l'objet vers le « monde de l'objet ». On ne vend jamais des objets, mais le rêve qui y est associé... Ce rêve est de plus en plus irrigué par l'« éthique », et la privation est devenue en soi un plus. Le vieux concept de croissance durable disait déjà cela de manière soft. Consommer en se privant, voilà l'alchimie dernière, qui permet de ne pas contester le cadre, tout en s'achetant une conscience – certes à un certain coût, mais du moins est-elle garantie et estampillée.

Si la plénitude et l'omnipotence du marché, si son immanence dialectique permettent de récupérer en son sein ce qui faisait pourtant le sens et l'essence même de l'homme, à savoir le manque, le vide, la question, le marché ne fait en réalité que prétendre intégrer la négativité. Mieux, la façon dont le marché met en scène cette négativité est en réalité l'une des dernières étapes de l'expulsion de la question, de l'expulsion du négatif. Car le vrai négatif, la vraie question, là où il y a du manque, ne se trouve et ne se trouvera jamais dans les choses : c'est bien en ayant chosifié l'esprit – par les différentes sciences qui s'y intéressent – que le dernier avatar de la philosophie immanentiste et naturaliste (qui épouse la logique de marché) a évacué la possibilité du néant et, partant, du tragique, pour le réintroduire au niveau des choses – et de ce fait le relativiser.

Si le marché, comme la société du spectacle de Guy Debord, récupère ses ailleurs et ses marges, ses lieux de contestation et ses critiques, le discours politique n'est pas en reste. Comme le montre Philippe Forest dans son dernier ouvrage, *Déconstruire, reconstruire. La querelle du woke*³, la tendance actuelle est à la reconstruction. Que ce soient les woke, pourtant héritiers de la déconstruction, les trumpistes adeptes du suprémacisme blanc et d'un retour à la nation forte, ou encore les néorépublicains qui brandissent l'universel comme s'il était leur chasse gardée, tous n'ont comme mot d'ordre que de reconstruire. La métaphore médicale du « virus », utilisée par Elon Musk

pour désigner la contagion woke dans les productions de Netflix, se retrouve également dans la bouche de Jean-Michel Blanquer à l'inauguration du colloque universitaire-gouvernemental à la Sorbonne le 7 janvier 2022. Il s'agirait donc de soigner la société et ses institutions de cette peste idéologique. Les woke ripostent : il faut interdire, censurer, déboulonner les statues et expurger les textes de mots « inappropriés » qui heurtent la sensibilité de toute une nouvelle génération aux oreilles très sensibles, faute d'avoir été un jour confrontée au réel. La littérature doit être réécrite, éventuellement en remplaçant les personnages par des chatons. Mouvements en tous points opposés, mais qui s'accordent sur l'insupportable complexité du monde et de l'art, la mise en doute radicale des évidences toujours promptes à se reformer, le soupçon incessant porté à ce qui prend les allures d'une vérité incontestable. En bref, les ennemis se retrouvent sur la condamnation sans appel de la déconstruction. Là encore, c'est le sens du négatif qui est évacué. On exige une pensée positive, un ordre, une reconstruction, voire une idéologie plus à même de résister aux doutes. Tout cela au nom de valeurs supérieures. C'est le grand retour de la Morale au détriment de la création et de la politique. Le grand retour du plein, au détriment du doute, du soupçon, du manque, du néant.

Ce combat de valeurs⁴ contribue à la victoire incontestée de l'esthétique du « *happy ending* » qui, « imposée par l'industrie planétaire du divertissement,

gouverne désormais toute forme de création et jusqu'à la littérature elle-même – à ce qu'il en reste – où plus aucun livre n'est susceptible d'être lu s'il ne souscrit pas aux codes du *feel-good*⁵. » Le Marché a encore gagné.

Sur le terrain de la psychanalyse, la tendance va dans le même sens : l'égo-psychologie conformiste et consensuelle, par ailleurs tête de gondole dans toutes les bonnes librairies (et les moins bonnes), a presque définitivement enterré Freud et Lacan dans la même tombe : l'important désormais est de se faire du bien, le développement personnel viendra à bout du tragique de l'existence, coachs à l'appui et manuels pour les nuls. Il faut être résilient ! L'inflation de cet adjectif confirme l'idéal d'une plasticité à toute épreuve, d'une adaptation sans faille – peu importe le système auquel on s'adapte, l'important est de refuser toute forme de négativité, en témoigne très littéralement l'injonction à être positif. Souriez, ça ira mieux. Ce qui n'empêche pas les récits de viol et d'inceste de connaître un succès fulgurant : horreur et résilience, telle est la promesse de l'être humain 3.0, à condition d'évacuer l'irréductible manque.

Florilèges de « sans »

Il nous faut alors réinterroger la possibilité du « sans », au sens de « sans objectivation possible », au sens d'une « pauvreté ontologique », pour opposer au monde plein du marché un monde humain, où

l'homme n'est pas le simple consommateur de ce qu'il produit ni l'éternel résilient à tous les coups du sort... mais celui qui pose des questions.

Bien sûr, de prime abord, ces absences signalées par le « sans » sont corrélées à un abus de produits désormais jugés sinon toxiques, du moins malsains à haute dose. Ingrédients liés aux excès capitalistes et à la logique d'extraction dont la première victime est la nature : produire à moindre coût, quitte à mettre en danger *et* la terre, *et* l'homme, dans une simple logique de profit, tel est par exemple la raison du choix de l'huile de palme plutôt que celui d'autres huiles. Ainsi, la plus-value, qui est déjà elle-même une forme d'abstraction du travail et de fétichisation de la marchandise, va concerner non plus le seul profit tiré de cultures toxiques, mais aussi le profit lié à l'absence de ces produits toxiques. On pourrait se dire qu'il y a là un progrès certain, et ce n'est pas cela qu'il faut remettre en cause : ce qui nous intéresse est la rhétorique qui accompagne ces changements, non pas seulement le discours communicationnel, le « storytelling », le « narratif » (qui a réquisitionné l'art du conteur – cf. Benjamin – au profit du marketing), mais ce qu'il sous-tend philosophiquement. Et, plus précisément encore, l'opération miraculeuse ou alchimique qu'il constitue.

Culturellement, le « sans », le moins, le vide sont associés à l'idée de l'ascèse, qui prend aujourd'hui le nom politico-économique de « décroissance » : or la façon dont ces soustractions sont utilisées participe

très pleinement d'une logique de croissance. De la même manière que la société du spectacle récupère toute forme de contestation à son profit, la logique capitaliste récupère ses opposés pour en faire une plus-value. Décidément, la publicité est bien le symptôme de nos maladies chroniques contemporaines, mais elle nous permet aussi un diagnostic.

Alors, que s'est-il passé ? Cette opération du plus au moins, et du moins devenu un plus, existe-t-elle en mathématique, à part la multiplication des négatifs qui deviennent positifs ? Ou fait-elle appel à une transsubstantiation, quelque chose de plus alchimique, qui aurait néanmoins sa formule dans quelques anciens traités, sans oublier le miracle chrétien de la résurrection, cette mort et cette absence devenues omniprésences éternelles. À moins encore qu'elle n'existe sous sa forme logique, dans des théologies négatives qui, comme leur nom l'indique, prétendent que par la négation seule on parvient à une forme de positivité.

Il faudrait alors chercher du côté du modèle, du paradigme, du schème, quelque chose qui puisse y ressembler. Et si l'on n'y parvient pas, recueillir, comme l'étymologie le suppose, à travers le geste de la cueillette, horizontal et contingent, les différentes occurrences du « sans » dans les expressions devenues courantes, pour ne pas dire mythologiques au sens de Roland Barthes, ce qu'on appelle plus communément des clichés.

Sans ride – chirurgie esthétique, effacement de l'âge : il faut lisser les traits, les rendre pareils à l'image, qui seule demeure fixe. C'est l'idéologie Dorian Gray.

Sans problème – expression facile, qui consiste à tout minimiser. On peut lui associer *pas de souci*, ou la profusion de l'adjectif « petit » accolé à toute chose. « Un petit café », « une petite pause », « une petite virée », etc. Ceci entre dans la logique de l'euphémisation et de la minimisation qui tient à distance le réel. L'euphémisation est un procédé très utilisé dans la langue du Troisième Reich, comme l'analyse le linguiste Victor Klemperer dans son livre fondamental – *LTI, la langue du III^e Reich...* et que l'on retrouve dans le langage du marketing comme dans celui de l'entreprise (plan social, ressources humaines... ⁶) ou encore dans la novlangue qui pense lutter contre les discriminations (personnes de petite taille, mal voyantes, et autres termes qui éloignent l'idée de handicap...).

Une autre série de « sans » fait signe vers une tout autre direction, direction sociale et politique :

Sans travail – la plaie de nos sociétés, le rapport de plus en plus conflictuel au travail, son absence. L'appartenance à la société qui passe par le travail. L'état social, comme état de travailleurs.

Sans domicile fixe – ou SDF.

Sans-papiers – ou la mort sociale, voire la mort tout court.

Sans voix – les Gilets jaunes, contraints de prendre la parole sans demander l'autorisation.

Sans patrie – l'apatridie en droit français donne droit à la protection. Ce qui n'a pas toujours été le cas : Hannah Arendt a consacré de très belles pages à la tragédie de l'apatridie dans la fin du deuxième tome des *Origines du totalitarisme* (1951), montrant que seules la citoyenneté et l'appartenance à une communauté nationale peuvent garantir les droits de l'homme censés pourtant être inaliénables, imprescriptibles et indépendants de toute appartenance collective déterminée – ou que les droits de l'homme sont nuls et non avenus si l'homme n'est pas d'abord un citoyen. C'est ce qu'elle nomme le « droit d'avoir des droits ».

De fait, cette différente salve de « sans » a trouvé son point culminant dans l'œuvre de déshumanisation et d'assassinats de masse perpétrée par les nazis : les Juifs ont en effet été dépossédés de façon systématique de ce qui rend possible la vie humaine : le travail, les droits civiques, et bientôt la vie. Cet ensemble de « sans » attaque directement l'humanité. *A contrario*, il dessine le minimum vital et social qui assure à l'homme une place dans le monde comme les moyens de sa subsistance.

Ces « sans » sont les exclus de la société, les invisibles, les infra-, ceux qui occupent les interstices... Le « sans » du champ social désigne tout ce qui est nécessaire à la citoyenneté et à l'appartenance à une nation. Mais aussi à l'espèce humaine, car vivre sans

toit exclut d'une certaine définition de l'humanité au sens extensif ; l'expression de sans-abri ou de sans-papiers désigne en creux la nécessité vitale, du moins sociale, d'un abri et de papiers. Il s'agit d'une appartenance minimale à la vie sociale qui permette de dépasser la survie au profit d'une vie digne. Les exclus de la société sont désignés par le « sans ». Où le « sans » dans un cas désigne un manque matériel devenu existentiel (peut-être même ontologique), dans un autre cas un manque matériel transformé en bien, transformé en valeur, transformé par conséquent en surplus « existentiel », puisque ce « sans » (du « sans huile de palme ») renvoie du champ du marketing au champ de la morale – désormais identifiés. Ou, plus précisément encore, le champ du marketing s'est assujetti celui de la morale.

Le « sans » – produit d'appel pour le marketing – renvoie au contraire dans la société à l'exclusion, l'invisibilité, le hors-champ : les produits « sans » sont mis en valeur quand les hommes « sans » sont au contraire mis au ban. C'est bien l'avoir qui détermine la valeur, et réciproquement, le « non-avoir » qui est une modalité de l'avoir. Ne pas avoir de papiers signe la mort sociale – ne pas manger de gluten signe l'appartenance sociale. Dans les deux cas, c'est ce qui manque qui définit. Et ce qui manque renvoie à une possession.

On rencontre encore d'autres types d'usage du « sans » qui délimitent d'autres domaines d'action et de pensée.

- Martha Nussbaum, *Les Émotions démocratiques. Comment former le citoyen du XXI^e siècle ?*, 2011
- Oscar Wilde, *Homère et les femmes, suivi de L'Hellénisme*, 2010
- Gilbert Keith Chesterton, *Orthodoxie*, 2010
- Gilbert Keith Chesterton, *Hérétiques*, 2010
- Nella Larsen, *Clair-obscur*, 2010
- Jorge Semprún, *Une tombe au creux des nuages. Essais sur l'Europe d'hier et d'aujourd'hui*, 2010
- Theodore Kaczynski, *L'Avenir de la société industrielle, précédé du Manifeste de 1971*, 2009
- Sous-commandant Marcos, *Saisons de la digne rage*, 2009
- Cédric Lagandré, *La Société intégrale*, 2009
- Zygmunt Bauman, *L'Éthique a-t-elle une chance dans un monde de consommateurs ?*, 2009
- Éric Sadin, *Surveillance globale. Enquête sur les nouvelles formes de contrôle*, 2009
- Daniel Innerarity, *Le Futur et ses ennemis. De la confiscation de l'avenir à l'espérance politique*, 2008
- David Rieff, *Mort d'une inconsolée. Les derniers jours de Susan Sontag*, 2008
- Christopher Lasch, *Le Moi assiégé. Essai sur l'érosion de la personnalité*, 2008
- Stanko Cerović, *Après la fin de l'histoire. Un regard sur les révoltes du XX^e siècle*, 2008
- Jean-Claude Michéa, *L'Empire du moindre mal. Essai sur la civilisation libérale*, 2007
- Elisabeth Lévy, *Le Premier Pouvoir. Inventaire après liquidation*, 2007

- Ramine Kamrane et Frédéric Tellier, *Iran. Les coulisses d'un totalitarisme*, 2007
- Ariel Kyrou, *Paranofictions. Traité de savoir vivre pour une époque de science-fiction*, 2007
- Yves Michaud, *Précis de recomposition politique. Des inciviles à la française et de quelques manières d'y remédier*, 2006
- Ian Buruma, *L'Occidentalisme. Une brève histoire de la guerre contre l'Occident*, 2006
- Daniel Innerarity, *La Démocratie sans l'État. Essai sur le gouvernement des sociétés complexes*, 2006
- Stéphane Zagdanski, *De l'antisémitisme*, 2006
- Olivier Razac, *La Grande Santé*, 2006
- Simone Weil, *Note sur la suppression générale des partis politiques*, 2006
- Christopher Lasch, *Les Femmes et la vie ordinaire. Amour, mariage et féminisme*, 2006
- Avishai Margalit, *L'Éthique du souvenir*, 2006